

# Les Arméniens en Cilicie : vingt siècles de présence, deux siècles de royauté

Claude Mutafian

Maître de conférence à l'université Paris XIII-Nord

*Alors que dans le monde classique la Cilicie n'était qu'une région parmi d'autres, au mieux une province, la composante arménienne s'est traduite par la création d'un État indépendant. De 1080 à 1375, cet État constitua une pièce essentielle sur l'échiquier levantin et joua un rôle important entre les mondes franc et byzantin d'un côté, islamique et mongol de l'autre. Claude Mutafian, auteur de La Cilicie au carrefour des empires (Paris, 1988), nous explique comment, après cet « âge d'argent », les Arméniens de Cilicie durent supporter les invasions mamelouks et la présence ottomane, avant d'être pris dans le tourbillon des conflits internationaux, dont bien peu réchappèrent.*

## **Colonisation, émigration, implantation**

Les débuts de la présence arménienne en Cilicie remontent probablement au milieu du Ier siècle av. J.-C., à l'époque où, profitant du vide laissé par la chute des Séleucides, le roi d'Arménie Tigrane le Grand conquiert la Syrie du Nord, avec Antioche et Damas, et toute la plaine cilicienne. On sait que son expansion s'accompagnait généralement de déplacements de populations, ce qui laisse supposer que, durant la brève occupation de cette région, des colons arméniens s'y installèrent, constituant un noyau d'où seraient issus les Arméniens dont la présence est attestée au cours des siècles postérieurs. Citons parmi ceux-ci, au IIIe siècle, le martyr chrétien Polyeucte à Mélitène et le célèbre rhéteur Prohæresios à Antioche. Un peu plus tard, au Ve siècle, Jean Chrysostome en exil à Cocusos, dans les marches septentrionales de la Cilicie, évoque dans sa correspondance l'importance de l'élément arménien dans la région, qui constituait la province romaine *Armenia II*.

Après la conquête arabe de l'Arménie au VIIe siècle, les sources syriennes comme Denys de Tell Mahré, Bar Chalabi ou le patriarche Michel le Grand mentionnent de fréquentes vagues d'émigration arménienne vers ces mêmes régions. À cette époque, la politique byzantine consistait à utiliser la réputation guerrière des Arméniens de l'Empire en les déplaçant vers les frontières, en particulier la frontière arabe qui, durant plusieurs siècles, suivit une ligne oblique depuis la mer Noire, près de Trébizonde, jusqu'à la Méditerranée, au niveau du fleuve Lamos qui coupait en deux la Cilicie. Il en résulta un accroissement conséquent de l'élément arménien en Cilicie et en Cappadoce, qui s'accéléra à partir du Xe siècle pour deux raisons : d'une part la pression turque sur la Grande Arménie provoqua de nouvelles vagues d'émigration, d'autre part la reconquête byzantine de la Cilicie et de l'Antiochène attira dans ces provinces de nombreuses dynasties en exil. Ce mouvement était délibérément encouragé par les autorités impériales qui, au XIe siècle, installèrent dans des fiefs cappadociens les souverains arméniens après avoir annexé leurs royaumes.

Enfin, à la suite de la prise d'Ani en 1064, l'occupation par les Turcs seldjoukides de toute la Grande Arménie acheva de faire des Arméniens la population dominante dans cet angle nord-est de la Méditerranée, qui échappait au contrôle effectif de Byzance à la suite de la conquête turque de l'Anatolie centrale.

### *Les Croisés, des alliés temporaires contre les Grecs et les Turcs*

C'est en 1097 que la première croisade parvint aux frontières de la Cappadoce. Selon le récit de l'un des participants, on entra alors dans « le pays des Arméniens » : un constat démographique sans ambiguïté. Alors commença un subtil jeu diplomatique entre les ambitieux seigneurs francs de cette croisade d'un côté et, de l'autre, les non moins ambitieuses dynasties arméniennes installées en Cilicie et plus à l'est, jusqu'à l'Euphrate, autour de Mélitène, Marache, Édesse... La convergence d'intérêts – en théorie au moins – et la commune hostilité envers les Grecs et les Turcs expliquent une connivence que reflète, entre autres, l'impressionnante liste des liens matrimoniaux. Bornons-nous à citer les deux premiers comtes d'Édesse, devenus rois de Jérusalem, qui épousèrent des princesses arméniennes.

L'épouse de Baudouin II lui donna quatre filles dont l'une, la fameuse reine Mélisende, lui succéda sur le trône de Jérusalem pendant que ses sœurs épousaient les dirigeants de deux des trois autres États latins du Levant, le comté de Tripoli et la principauté d'Antioche. C'est pourtant ce même Baudouin II qui fut le principal fossoyeur des dynasties arméniennes de la région euphratienne. L'alliance arméno-franque avait d'évidentes limites naturelles dues à la rivalité pour le contrôle de la région, et les conflits de voisinage n'étaient pas rares.

### *Léon Ier, roi de Cilicie*

À partir de 1120 environ, la Cilicie portait seule tous les espoirs arméniens. Formellement sous suzeraineté grecque, elle était convoitée par les princes normands d'Antioche. Le facteur arménien était essentiellement représenté par trois dynasties : les Pahlavouni « fournirent » tous les *catholicos* – patriarches suprêmes de l'Église autocéphale arménienne – du XII<sup>e</sup> siècle ; les Héthoumides, foncièrement hellénophiles comme les Pahlavouni, attendaient leur heure pendant que les Roubénides, plus indépendants, étendaient leur pouvoir grâce à un efficace jeu diplomatique entre Grecs, Latins, Turcs et Arabes. Malgré l'absence de structure étatique centralisée, ce XII<sup>e</sup> siècle marqua un sommet de la culture arménienne, dont il reste l'« âge d'argent » comme le Ve siècle avait été l'« âge d'or ». En ce domaine, les deux personnalités les plus marquantes ont été le *catholicos* Nersès Chnorhali et l'archevêque de Tarse Nersès de Lambron, de père héthoumide et de mère pahlavouni.

Dans le registre politique, les princes roubénides ne furent pas moins remarquables : la diplomatie à la fois flexible et efficace de Thoros II ou de Mleh, pour ne pas les citer tous, s'avéra payante, et à l'époque de la prise de Jérusalem par Saladin en 1187, les Francs comme les Grecs avaient renoncé à toute prétention sur la Cilicie. La troisième croisade, consécutive à la chute de la Ville sainte, fournit une occasion de reconnaissance internationale que le prince Léon II exploita habilement : profitant du passage par la Cilicie de l'armée allemande commandée par l'empereur Frédéric Barberousse en 1190, il obtint la promesse d'une couronne royale octroyée par le Saint Empire. Elle fut concrétisée quelques années plus tard : après avoir couronné à Chypre le prince franc Amaury de Lusignan en 1197, l'empereur allemand passa en Cilicie et, le 6 janvier 1198, à Tarse, Léon II devint le roi Léon Ier. Quelques années plus tard, son remariage avec la fille d'Amaury inaugura une longue série de liens matrimoniaux entre la famille royale arménienne et les Lusignan poitevins, installés sur le trône de Chypre.

### *Diplomatie, culture, commerce : trois grands aspects d'un État puissant*

Depuis sa capitale, Sis, à la limite de la plaine cilicienne et des contreforts du Taurus, le roi Léon Ier *le Magnifique* mena une politique délibérée de « francisation » de la cour et de l'État. Rompant avec la tradition arménienne des seigneuries semi-autonomes à tendances centrifuges, il imposa le système féodal franc, avec un puissant pouvoir royal centralisé. Il mourut en 1219 sans avoir pu

réaliser son rêve, l'annexion d'Antioche ; en l'absence d'héritier mâle, il transmet à sa fille Zabel un royaume bien structuré devenu incontournable dans la géopolitique régionale. Par mariage avec la reine Zabel, la couronne d'Arménie passa à la dynastie héthoumide. Le règne de Héthoum Ier (1226-1269) marqua sans aucun doute l'apogée de ce dernier « royaume d'Arménie ».

Dans le domaine culturel, citons parmi les grands noms le peintre Thoros Roslin, considéré comme le plus talentueux miniaturiste arménien, le connétable Sembat, frère du roi et personnage clé de la diplomatie et du droit arméniens, ou encore le docteur Vardan, originaire de Grande Arménie, à la fois historien, savant et redoutable débateur en théologie.

En politique, le fait marquant fut l'invasion des Mongols gengiskhanides, qui bouleversait radicalement les données géopolitiques et dont Héthoum Ier réussit magistralement à tirer profit. À la suite de son frère Sembat, il fit lui-même le voyage jusqu'à la cour mongole et scella une alliance avec les « maîtres du monde ». En 1260, il participa à leurs côtés à la conquête de la Syrie ayyoubide.

Le royaume d'Arménie était alors un des plus puissants États de la région, jouant un rôle de premier plan dans les échanges internationaux. C'était l'époque de l'essor du port d'Ayas – connu en Europe sous le nom italianisé de Lajazzo – appelé à devenir après la chute d'Antioche (1268) la plaque tournante du commerce entre l'Occident et l'Extrême-Orient. Marco Polo y passa en 1271 et en fit une description émerveillée. À Ayas se retrouvaient les principales flottes commerçantes européennes, en particulier vénitienne, génoise et catalane.

### *Un long siècle d'invasions mameloukes*

C'est vers 1260 que l'apparition d'un nouvel élément bouleversa encore les données. Une dynastie d'esclaves turcs s'était emparée du pouvoir au Caire ; ces *Mamelouks* donnèrent un coup d'arrêt aux succès mongols et annexèrent peu à peu toute la Syrie, tant ayyoubide que franque. Le royaume d'Arménie ne pouvait compter, face à ce nouvel et redoutable ennemi, que sur les alliances chypriote et mongole. Or les préoccupations des souverains mongols de Perse sur les autres fronts, au nord et à l'est de leur immense empire, se répercutaient par une diminution de l'aide sur laquelle comptaient les souverains de Sis. Ceux-ci ne pouvaient plus exercer leur habituel talent diplomatique : au lieu d'une pléiade d'États rivaux, il n'y avait plus au Proche-Orient que deux Grands, de part et d'autre de l'Euphrate.

Liés aux Mongols, les Arméniens étaient devenus la cible privilégiée des Mamelouks, d'autant plus qu'Ayas était un concurrent direct du port d'Alexandrie. En 1266, la première d'une longue série d'invasions mameloukes en Cilicie fut particulièrement dévastatrice. Léon II, qui succéda à son père en 1269, marqua son règne d'un faste et d'une majesté jusque-là inconnus, mais c'était le chant du cygne. Après une nouvelle invasion mamelouke en 1275, il dut, dix ans plus tard, concéder une paix désavantageuse. Son fils et successeur, Héthoum II, se fit franciscain, exacerbant ainsi la division des classes dirigeantes en factions pro-catholique et anti-catholique.

À la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, les dernières campagnes arméno-mongoles en Syrie commencèrent par des succès spectaculaires mais se terminèrent en échecs retentissants, sonnante le glas de l'alliance. Le XIV<sup>e</sup> siècle arménien en Cilicie ne fut qu'une lente agonie, même si la culture et le commerce maintinrent leur vitalité durant les premières décennies. Les appels à l'aide à l'Europe et à la papauté, alors installée à Avignon, rencontrèrent d'ardents propagandistes, comme le Vénitien Marino Sanudo, mais elles ne reçurent jamais de réponse concrète, malgré de substantielles concessions de la part de l'Église arménienne. Les Mamelouks prirent Sis en 1375, et le dernier roi d'Arménie, Léon V Lusignan, mourut en exil à Paris en 1393 ; son cénotaphe se trouve dans la basilique de Saint-Denis.

### *Des populations sous autorité ottomane*

La date de 1375 marque la fin du dernier royaume d'Arménie, mais pas celle de la présence arménienne en Cilicie. Il n'y eut pas d'exode massif. L'autorité nominale était celle des sultans

mamelouks du Caire mais, en pratique, plusieurs tribus turcomanes faisaient la loi, la population subissant toutes sortes d'exactions sans pouvoir en appeler à aucune autorité centrale. Le catholicossat se maintint à Sis, jusqu'à ce qu'un synode décide en 1441 son transfert à Etchmiadzin, en Grande Arménie. Le titulaire refusa le transfert ; de cette époque date le *Catholicossat de la Grande Maison de Cilicie*, qui se borna durant des siècles à une juridiction locale, restreinte à la Cilicie, à Chypre et à la Syrie du Nord. L'anarchie et l'oppression étaient telles que les Arméniens de Cilicie accueillirent plutôt favorablement la conquête ottomane au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Le déclin de la région ne s'interrompit pas pour autant, une nouvelle tribu turcomane, les Kozans, ayant pris le relais. Dans quelques réduits montagneux les Arméniens parvinrent à conserver leur autonomie jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, malgré les tentatives des Kozans ou du pouvoir central ottoman ; les deux plus célèbres restent Hadjine et Zeïthoun.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le succès de la révolte du pacha d'Égypte, Méhémet Ali, contre le sultan ottoman ouvrit aux Arméniens de Cilicie de nouvelles perspectives. Son fils Ibrahim Pacha acheva en 1832 la conquête de la Syrie et de la Cilicie ; il gouverna cette dernière province avec une poigne de fer, et l'ordre qu'il y fit régner s'avéra globalement bénéfique pour les Arméniens. Il ne dura pas longtemps : moins d'une décennie plus tard, laandon de ces conquêtes contre la reconnaissance de l'autonomie de l'Égypte. Pour les Arméniens de Cilicie, c'était le retour à l'autorité ottomane.

### ***Massacres et génocide, résistance et exil***

La décadence de l'« homme malade de l'Europe » ne présageait rien de bon pour les minorités. Sous le sultan Abdoul Hamid eurent lieu les premiers massacres massifs en Arménie (1895-1896). Les *Jeunes-Turcs* prirent le pouvoir en 1908, et l'année suivante c'est la Cilicie qui fut le théâtre de massacres d'Arméniens : les *Vêpres ciliciennes* firent plusieurs dizaines de milliers de victimes, en particulier à Adana.

Le génocide de 1915 affecta l'Asie Mineure tout entière, donc aussi la Cilicie : les Arméniens furent partout méthodiquement décimés. Un épisode de résistance a été immortalisé une quinzaine d'années plus tard par un célèbre roman de Franz Werfel : au sommet du *Mousa Dagh*, une poignée d'Arméniens résista quarante jours aux assauts des troupes turques et fut sauvée en réussissant à se faire remarquer par un navire français qui croisait au large. La fin de la guerre et la défaite ottomane ouvrirent une brève période d'espoir pour les survivants dont la France, à qui avait été confié le mandat sur la Syrie et la Cilicie, encouragea le retour dans les foyers.

Parallèlement, la puissance mandataire prenait langue avec le mouvement nationaliste turc de Mustafa Kémal, dont le programme ne laissait aucun espace aux minorités non turques en Asie Mineure. Par une suite de reculades – traité de Sèvres en 1920, accord d'Angora en 1921, traité de Lausanne en 1923, cession du sandjak d'Alexandrette en 1939 – la France finit par abandonner à la nouvelle Turquie toute la Cilicie. Le *Catholicossat de la Grande Maison de Cilicie* dut quitter Sis en 1920 pour trouver dix ans plus tard un lieu d'accueil à Antélias, au nord de Beyrouth. La population arménienne fut contrainte à un nouvel exil ; les quelques héroïques autodéfenses dans les années 1920 – Hadjine, Zeïthoun, Aïntab, Ourfa... – se soldèrent toutes par des massacres, scellant la fin de deux millénaires de présence arménienne en Cilicie, dont les trois siècles d'État arménien constituèrent le point culminant.

Claude Mutafian

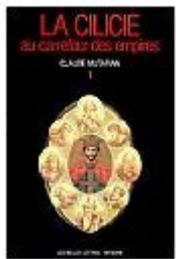
Juin 2002

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

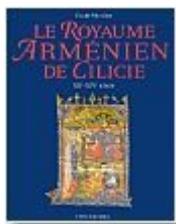
## Bibliographie



Atlas historique et culturel de l'Arménie, Proche-Orient et Sud-Caucase  
du VIIIe au XXe siècle  
Claude Mutafian et Eric Van Lawe  
*Autrement, Paris, 2001*



La Cilicie au carrefour des empires  
Claude Mutafian  
*Les Belles Lettres, Paris, 1988*



Le Royaume Arménien de Cilicie, XIIème-XIVème siècle  
Sous la direction de Claude Mutafian  
*C.N.R.S Éditions, Paris, 2e édition 2002*